

tous ses souhaits pour votre prospérité, recevez le bon souvenir de celle qui vous aimera toujours comme une fille.

CONSTANCE.

LETTRE XIV.

*D'Isidore Lollier à Constance Daymer.*

Lyon, 12 janvier 1866.

Mademoiselle,

Depuis la soirée que j'ai eu le bonheur de consumer auprès de vous chez M<sup>llo</sup> Angèle Pomard, un poids bien lourd pèse sur mon cœur. Je le sens à chacun de mes mouvements ; il me gêne dans mes occupations quotidiennes. Si encore je pouvais m'en décharger ; mais non ! Je le traîne partout avec moi, et, comme l'a dit un ancien poète ;

*Le chagrin monte en croupe et galope avec moi.*

Mon patron et nos clients, mes amis même, s'aperçoivent déjà de ce que ce fléau donne de bizarre à toutes mes actions. Au travail, au repos, à la table du restaurant ou du café, je ne suis plus le même homme, je ne peux plus me tenir. Je crois que je marche fort mal, tant ce poids écrasant a d'influence sûr moi ; je dois commencer à me voûter et je crains que les sergents de ville m'arrêtent en me voyant aller en festons par les rues. Chacun, cependant, ne marche-t-il pas comme il peut ; mais voilà bien le gouvernement !

Comme cela, mademoiselle, je ne peux pas vivre. Vous le comprenez. Promptement je serais courbé vers la terre, et, pour en finir plus tôt, j'aime mieux me jeter en Saône, où, quoique excellent nageur, mon poids de cœur m'emportera au fond. Avant d'adopter une détermination si grave pour moi, je ne saurais négliger de prendre l'avis de mes amis. Or, à ce joyeux souper du jour des rois, où j'eus la fève et où vous avez daigné être ma reine, vous m'avez mis de vos amis. C'est bien là le moindre droit que puisse comporter ma royauté. Précisé-